

# INCENDIE DANS LA NUIT

*Derniers souvenirs*

(2008-2009)



Emmanuel Saracco



# **Incendie dans la nuit**

## **DU MÊME AUTEUR**

L'ABYSSAL ENVERS

*ILV-Edition, 2010*

LE BRUIT DES CHOSES

*ILV-Edition, 2008*

Site Internet : [www.esaracco.fr](http://www.esaracco.fr)

Emmanuel Saracco

## **Incendie dans la nuit**

*Derniers souvenirs  
(2008-2009)*



*Pour Hélène, Mélanie, Anne et Sophie.*





Les écrivains qui ont recours à leurs doigts pour  
savoir s'ils ont leur compte de pieds ne sont pas  
des poètes : ce sont des dactylographes.

Léo Ferré,  
Préface à *Poète... vos papiers !*



*La rose et moi*



*Féroce*

Lorsque je te regarde  
J'ai envie de te manger  
Tout simplement  
Très lentement

La bouche les yeux  
Les seins le sexe  
Les bras les mains  
Tout me donne faim

Je te mangerais des pieds à la tête  
Toute crue  
Toute nue  
Et sans chichi

Puis comme un lion repu  
J'irais m'allonger  
Et quand j'y reviendrais  
Il faudrait me tuer

*11 septembre 2008.*

### *Point de vie*

Tu es mon secret le plus enfoui. Je te nourris de rêves et d'étoiles. Je te fabrique un pain dont la pâte est séchée au soleil, puis passée par les larmes. Le pain d'une sourde envie. Tu provoques les émois les plus intimes, les visions les plus félines. Corne d'abondance sans faille, jaillissement d'une saine folie.

Tu es mon secret le plus cher. Celui qui voit sous les choses. Je te garde sans jalousie, simplement là, au fond de moi. Parfois j'oublie... Mais tu reviens à la charge, et au matin je te souris.

Toujours. Tu es toujours. Tu m'as toujours. Grain de pureté. Sans cesse à gesticuler, à sautiller, à chanter, à danser. Tu passes du rêve à l'idée, du mot à la pensée. Tu te poses à la cime de l'éclair, vibres à l'envi quand tu es gai.

D'un geste habile tu repeins ce qui pourrait rouiller. Sur la tige d'une fleur sauvage tu graves le nom de celles que j'ai aimées — tu laisses une place pour celles que j'aime. Tu n'es jamais pressé quand tu rhabilles les rêves qui contre toi viennent se lover.

Tu es mon secret le plus subtile. Lorsque tu ris, mes pensées se prennent à grandir. Elles vivent de toi. Tu les fais naître, tu les balaies, tu les ranimes, tu les distrais. Tu réparas les blessures, tu combles les manques, tu polis, tu déplies, tu ajustes, tu recolles, tu construis. Tu es le maître d'œuvre de ce vaste chantier — et ton secret le plus fragile, c'est moi.

*12 août 2008.*

*Au menu pour toujours*

Des groseilles centenaires sur leur lit d'algues douces  
Un chevreuil égaré sur la brèche du temps  
Des yeux d'ours braisés sur la grève  
Le chapeau d'un idiot et son cortège d'horreurs  
La voûte de pierre sur l'affreux enfant  
De la poudre de rires dispersée sur l'autel  
L'odeur du sel  
L'arrogance sucrée des gazelles dans la plaine

Salive givrée de fauve autochtone  
Groin de laitue  
Soupe d'oniriques sabres  
Parfums têtus  
Longues espérances dérivées d'aurores  
Pluies citronnées revenues de l'ailleurs

Les doigts grillés d'une maîtresse encore ivre  
Un plat bruni au château des efforts  
L'arbre coupé  
Le chat miauteur  
Un coin de soleil mélangé à l'Encore  
Du piment d'Espelette  
Des compliments souffrés

Sur les bulles découvertes, l'urine froide des couchants  
Des chemins de traverse : le cri rauque d'ogres pâles  
Sur les pâtes juteuses de la lune enfouie, deux ou trois  
          cratères vides  
Dans les mains venimeuses d'Astrée, un œil borgne qui  
          pleure

Le gonflement des voiles sous les embruns glacés  
Le souffle court et sec du vivant qui s'emporte  
Par-delà vivre et l'espoir un peu de poivre vert  
Une sauce encore vierge des papilles qui racolent

Un supplice bien portant qu'on a glissé sous l'herbe  
Le gâteau sans délices pour attendre l'amer  
Les graines vides du sommeil pour observer l'errance  
Des petits pots de miel perturbés par leur sort

Quelques jambes de sirènes  
Le sifflement du large  
Le ciel qui se déchire  
Le sang des monstres défaits  
Une neige d'effrois  
L'enfant du vide  
L'ours menteur  
L'abeille vibrante  
Le dard d'humeur

Une tarte d'alouettes au silence  
Un pâté fou de cygne baveur  
La goulée des salives  
Un morceau de chair fraîche  
Les caresses difficiles

Au menu sont encore et l'ennui et l'envie  
Le toujours et l'ailleurs  
Les couloirs du soleil  
Les fourmis de l'Aleph  
Et pour troubler l'orage  
Tout ce rien qui sommeille



Au menu sont encore la musique des nuits sages  
Le vieux loup prédateur  
Et l'indicible brume  
Tous ces regains d'efforts  
Attirés par le vide  
Les sentiers du couchant  
Allongés sur l'ivresse

Au menu pour toujours  
Cette étrange allégresse  
Ces vies folles et fragiles  
Feux de paille sans paroles

Au menu pour toujours  
Les matins sur tes lèvres  
Et ton cœur dans ma main  
En éternels retours  
De vivants lendemains

*22 février 2009.*

*Cet enfant de passage*

Lorsque tu rougis  
C'est ta bouche qui arbore  
Un pli sombre et fatal

Un grand pli fait d'espoir  
Et de vie sans vouloir  
À jamais revenir

Lorsque tu oublies  
C'est ta peau qui sent  
Comme un arbre en automne

Est-ce que tu pâlis  
Le visage encore ivre  
Des anneaux de ces nuits ?

*Là où les yeux se ferment  
Et où l'oiseau se pose  
Là un reflet brumeux...*

*Là où gisent les rêves  
Qu'un vent berce et endort  
Là un cri qui se terre...*

A-t-il su nos efforts  
Ce grand vent paresseux ?  
Peut-il rester ainsi  
Sempiternel accord ?

Peut-il vraiment suffire  
Ce relent d'espérance  
Comme un miroir aux morts  
Comme une danse macabre ?

Sous les cendres du temps  
Une feuille vit encore  
Elle nous parle et murmure  
En reste souvenir...

N'est-ce pas pire encore  
Que ces jeux d'autrefois  
Là où sommeillait l'or  
de nos joies à l'envi ?

Tu regardes à présent  
Ce petit bout de nuit  
Qui sauvage inconscient  
Rebondit sur les larmes

Et il rit de nous voir  
Encore reconnaissant  
Le regard extasié  
D'être l'Étrange Enfant

Ce souvenir sans nom  
Qui jamais n'eut de vie  
Ce spectre fait d'amour  
Et d'espoir et d'ennui

Cet enfant de passage  
Ce petit bout de nous  
Ce vaste paysage  
Ce grand mensonge éteint

*30 juin 2008.*

*Ce que j'emporte*

J'aurais voulu t'offrir  
Les baisers du silence  
Ceux qu'on laisse à l'entrée  
Lorsque fuit l'évidence

J'aurais voulu t'offrir  
Un foyer de lumière  
Une lueur affolée  
Mais vaillante et légère  
— un baiser sur la pierre

J'aurais voulu t'offrir  
Une goutte de rêve  
Plus intense et brillante  
— océan dans un verre

J'aurais voulu t'offrir  
Une terre inviolée  
Faites de pas à venir  
Et de joies à renaître

J'aurais voulu t'offrir  
Ce qu'on offre à l'hiver  
Lorsqu'en blanc sous la porte  
Importants se rapprochent  
Un à un les sonnets

J'aurais voulu t'offrir  
Une forêt bruissante  
Faite d'arbres immenses  
Affrétés d'oiseaux rares

J'aurais voulu t'offrir  
Les souterrains de l'ombre  
Aux parois fraîches et tendres  
Et le vent qu'ils emportent

J'aurais voulu t'offrir  
La hulotte et son cri  
Lorsqu'elle attend chagrine  
Sous une étrange douleur

J'aurais voulu t'offrir  
L'un et l'autre et l'encore  
Le toujours à venir  
Et l'éternel retour  
La renaissance aussi et  
L'espérance d'un jour

J'aurais voulu t'offrir  
Un futur un passé  
Un toujours et sans honte  
Un encore affirmé

J'aurais voulu t'offrir  
Un petit cœur rageur  
Qui battant neuf mois...  
Et d'une main — l'enfance

J'aurais voulu t'offrir  
Les mots doux et rieurs  
Émaux fous arpenteurs de  
Ton corps en automne

J'aurais voulu t'offrir  
Deux puis trois encore cinq  
Et peut-être encore sept  
Et puis onze et qu'importent  
Au Levant ces silences...

J'aurais voulu t'offrir  
Le carré et le cercle  
Le triangle et l'épée  
La couronne, le laurier

J'aurais voulu t'offrir  
Ce que je vais jeter  
Ce qui roule à présent  
Sur le flanc de la roche  
À jamais dévalant  
À jamais délaissé

J'aurais voulu t'offrir  
Ce qu'avec moi j'emporte

*25 octobre 2008.*

### *Ève s'endort*

Laisse venir la pluie. Ferme les yeux, et devine ses milliers de serpents argentés descendre lentement depuis tes cheveux jusqu'à ton oreille. Imagine-les passer sur ton lobe, puis tomber d'un coup sur ton épaule. Ton épaule frissonne. Ils descendent un peu plus vers ton sein, s'y arrêtent un temps, puis reprennent leur chemin. Arrivés au creux de ton nombril, quelques-uns s'unissent avant de repartir de plus belle. Stoppés par les premiers poils de ton sexe, ils empruntent des chemins de traverse. Ils te caressent, lentement, et d'un coup tombent à terre.

Laisse venir la pluie. Ferme les yeux. Imagine cette caresse légère et tendre, presque invisible, qui effleure le bas de ta joue, le haut de ton cou, et bifurque vers ta nuque. Cette caresse subtile qui à chaque point de son passage laisse mourir un peu d'elle. Cette caresse qui passe à présent sur ta clavicule, s'y apaise un instant, le temps de reprendre son souffle. Ce souffle léger qui remonte vers ton épaule, lentement, tendrement, et redescend rapidement vers tes fesses en traçant un sillage diaphane tout le long de ton dos. Un frisson te parcourt. L'envie de cette eau douce et calme.

Laisse venir la pluie. Le vent et l'odeur de l'herbe humide au matin, lorsque la rosée perle et brille au soleil. Laisse venir... Appelle-la, même. Dis-lui encore. « Encore... » Que ses serpents d'argent inventent d'autres chemins. Pour toi, juste pour toi. Qu'ils traversent, s'ils le veulent, ton corps humide. Tu frissonnes. Les voilà qui glissent à présent par les bords de



ton sexe vers ton genou. À mi-chemin sur ta cuisse, quelques poils les arrêtent et semblent vouloir jouer avec. Il s'y prennent, s'y enroulent, s'y bercent. Ils repartent vers ton pied, lentement, toujours avec une douceur extrême.

Laisse venir la pluie. Respire-la fort. Au plus profond de toi, sens l'infini de ce pleur. Ne dis rien. Ferme les yeux. Elle te parle doucement, tout au creux de tes reins, dans l'éternité qui est la sienne. Ses longs filets translucides rayent ton corps comme une main étrange aux doigts invisibles. Elle te voile, te protège. Elle te lave à l'envi. Ton envie. La sienne aussi. Entre les filets, des gouttes s'échappent. Elles avancent, rageuses, puis se calment. Leur souffle ressemble à une larme.

Laisse-la entrer. Calme-toi. Respire lentement, à intervalles réguliers. Sens ton cœur qui bat. Elle revient. L'entends-tu ? Aime-la. Du plus profond de ton être, tu l'implores. Elle revient. Cette pluie tendre et frêle, amie depuis toujours. Ce grand corps aux mille mains, dont la caresse te renvoie vers l'enfance — cette mémoire infinie.

Laisse-la entrer. Elle vient...

*3 juillet 2008.*

### *Home, Sweet Home*

Ce matin, rien ne bougeait encore. Une légère brume occupait les rues. Je m'amusais à parcourir ce corps fantomatique. Je sautais d'un trottoir à l'autre, m'arrêtais çà et là pour jouer avec la fleur ou la branche qui dépassait des jardins. Le soleil commençait à monter. Je le sentais me réchauffer. Près du fleuve se dégageait quelque chose de sauvage. Je fis un plongeon rapide. En me promenant sur les berges, j'ai vu les oiseaux s'envoler à mon passage. Après avoir joué avec des poissons, je me suis étendu et j'ai séché au soleil.

Un rayon de lumière est venu me réveiller. La brume avait disparu, faisant place à un grand ciel bleu. Alors je me suis relevé, et je suis retourné en ville. Des voitures arrivaient d'un peu partout. On ne voyait pas encore bien les gens — ils se planquaient à bord. Après avoir traversé le pont, j'ai entendu les klaxons. Dès qu'un véhicule me frôlait, il s'excitait de son cri strident. Je me décalais un peu, en l'ignorant. Mais les conducteurs se jetaient sur leurs fenêtres et leurs portières en faisant de grands gestes.

Arrivé au premier carrefour, j'ai croisé une mère et ses enfants. Elle a poussé un cri en me voyant. Elle disait « Mon dieu ! Mon dieu ! » et aussi « Pas mes enfants ! » Mais les enfants étaient calmes. Ils me regardaient en souriant. Un petit gars riait, même. Comme je m'avançai vers eux, la mère les entraîna en courant. Et j'entendis « Police ! Police ! »

Je gambadais, j'étais souple comme le vent.

Un peu plus tard, j'arrivai en centre ville. Maintenant il y avait du mouvement. J'allai au marché en longeant les murs pour ne pas me faire repérer. Mais lorsque j'entrai, ce fut la débandade. Tout le monde hurlait et courait et tombait. Les gens étaient dans un affolement étrange. Qu'importe ! Je passai parmi eux. Quelques-uns s'évanouirent. Les autres les traînaient alors par les pieds pour les éloigner. Je trottinai un peu plus vite pour aller à l'autre bout du marché. Là, il y avait le boucher. Comme plus personne ne surveillait l'étalage, je sautai de l'autre côté et chapardai un énorme morceau de faux-filet.

Je tirai mon butin loin des regards et me mis à manger. J'ai fait ça à même le sol, le plus simplement du monde. C'était bon. Après m'être nettoyé, je me suis mis en route. J'avais un long trajet à faire, et il ne fallait pas traîner.

C'est alors que j'ai entendu les sirènes. Ça arrivait de toutes parts. Et les gens leur criaient « Là ! Là ! Il est parti par là ! » Les policiers souriaient pour les rassurer. Ne vous inquiétez pas braves gens, nous allons le rattraper et tout sera terminé. Vous n'aurez plus de raison d'avoir peur. Et les sirènes retentissaient de plus belle.

Je courais, j'étais rapide comme l'éclair.

Je connaissais tous les passages. J'entendis des bruits de taule froissée, et des cris aussi. Encore et toujours des cris. Mais j'étais lancé et filais entre buissons et arbres. Rien ne pouvait m'arrêter. La musique de ma course et du vent me donnait du courage. J'arriverais où

je devais aller.

C'est alors que j'ai entendu l'hélicoptère. Ses pales fendaient l'air, et leur bruit assourdissant semblait me dire « Non, non, non, non, non... » Mais moi je hurlais « Si, si, si, si, si... » Je me mis à courir de plus belle en passant sous les bosquets. Et j'arrivai enfin dans sa ville. Je descendis dans le métro, et m'y reposai quelques minutes. L'hélicoptère ne pouvait pas m'y suivre, mais je sentais déjà le monde remuer là-haut pour faire descendre les hommes en armes.

Et le manège recommença. On se mit à crier, à avoir peur. On s'évanouit même encore — mais ici personne ne ramassait ceux qui tombaient à terre. Lorsque les haut-parleurs demandèrent un retour au calme, je me doutai bien alors qu'on allait tenter de me piéger. Je me remis en route.

J'étais passé par un réseau de tunnels sombres et glacés. Personne ne pouvait me retrouver. J'arrivai devant son immeuble. Je pris mon élan et sautai sur le balcon. Je retombai avec souplesse. La porte-fenêtre était ouverte. Il n'y avait personne encore. J'allai prendre un peu d'eau, et je m'allongeai sur le carrelage de la cuisine.

Tout était calme. Il faisait une grosse chaleur, et la fraîcheur du sol était agréable. J'étais enfin arrivé. Il n'y avait plus qu'à l'attendre.

Lorsque la porte d'entrée s'ouvrit, et qu'elle me vit là, par terre, elle s'écria : « Enfin, tu es revenu, mon tigre ! » Et elle m'offrit son plus beau sourire. Alors j'ai ouvert ma gueule, et j'ai feulé doucement.

— Ginsberg avait bien un lion, lui...

*21 août 2008.*

### *Des astres*

Le rideau de la nuit fut percé par les langues du soleil, monstres sans voix pleins des feux de la vie. Des étoiles-frondes s'abattirent sur les révélations. Les colliers de planètes vibrèrent à l'unisson, entamant une danse de la peur, comme jamais galaxie n'en avait connue. Sedna et Orcus, éternelles maîtresses du ventre stellaire, changèrent de trajectoire pour aller se cacher sous Neptune, cependant que Varuna et Ixion se faisaient la belle vers une lointaine contrée.

La Voie Lactée passa de la solitude à l'abandon. Des torrents de petits corps de pierre jaillirent de la ceinture d'astéroïdes, et dans le froid glacial du silence allèrent bousculer Mars et Jupiter. Les gaz explosèrent, tranchant le vide sidéral comme des lames en fusion. Quelques noyaux propulsés à des milliers d'année-lumières pour annoncer la nouvelle.

Pendant que Quaoar et son satellite commençaient leur danse du vent, on vit le grand Éris et sa lune Dysnomie se jeter en pleurant vers les flammes du désir. La terre trembla, bercée de ces prières tribales. Les volcans, doux agneaux de poussière, accompagnèrent les pleurs de quelques effusions sanguines. Le ciel n'existait plus, le voile ardent du firmament en avait ravalé la mémoire. Plus rien ne contenait les étoiles...

— Et durant ce temps je t'aimais, simplement.

*21 août 2008.*

**Chacun son tour**  
(chanson)

Vous qui disiez alors  
« Tu m'aimeras un jour »  
Qui croisiez sous vos rêves  
Nos lèvres de velours  
Pour qui mes longs cheveux  
Faisaient un voile d'amour  
Vous qui m'avez aimée  
Vous qui m'avez pleurée

Vous qui suiviez alors  
Cœur battant âme en peine  
L'objet de vos désirs  
Vos joies et vos sirènes  
Qui d'un mot ou d'un geste  
Saviez me dire « Je t'aime »  
Qui d'un regard blessé  
Me cachiez la tristesse

Vous qui m'avez laissée  
Un jour avec vos rêves  
Me les avez rendus  
Sans espoir de retour  
M'avez dit « Je t'aimais  
Mais rien n'a su y faire »  
Vous qui ne m'aimez plus  
Moi qui me suis perdue

Vous qui rêviez alors  
À l'heure de mon amour  
À l'éternel baiser  
À l'éternel secours  
Qui chantiez dans la nuit  
Que c'était pour toujours  
Vous qui m'aimiez sachez  
Qu'à présent c'est mon tour

*23 août 2008.*



***La rupture***  
(chanson)

Ces larmes glissant sur ma main  
Mon corps glissant sur le tien  
Nos jeux venus de si loin  
Ma bouche posée sur ton sein

Et dans un coin de rêve  
Sous le miroir sans tain  
Tu entrouvres les lèvres  
Tu joues à l'assassin

Et je te laisse venir  
Jusqu'au petit matin  
Et tu me laisses souffrir  
Tant que c'est pour mon bien

Si tout s'arrête  
Alors ne dis rien  
Que tu regrettes  
N'y changerait rien

Mais si tu restes  
Alors dis-toi bien  
Que tous ces gestes  
Sont sans lendemain

*11 septembre 2008.*

### *La sentence*

Mes muses sont mortes. Agenouillé sur la pierre, je frotte les mains sur l'herbe pour en extraire le parfum. Mes yeux n'y sont plus pour personne. Des petits bouts de peau réagissent à la chaleur des amours perdues. Ils rougissent, puis explosent. Mélange de pleurs et d'envies. De rien. Arrêt de vie brutal.

Mes muses aux cheveux à présent poussière, aux yeux ivres et amers, à la peau brune ou laiteuse, aux lèvres tièdes et douces. Mes muses aux doigts affûtés comme des couteaux à viande. Mes muses amusées, émues et offertes, autrefois belles ouvertes. Mes muses épuisées, amoindries, désuettes. Nous ne festoierons plus durant les étranges messes.

Dans la boucherie du passé, quelques entailles restent. De vos doigts aiguisés vous les avez tracées. Muses enfouies, muses terribles. Muses aimées, muses blessées. Muses enfin à jamais muselées, animales. Muses mortes.

Coupable et passionnément bête, je suis l'assassin de ces dames. Agenouillé sur la pierre, j'attends le glaive. Qu'il s'abatte sur moi, vengeur. Qu'il me pourfende la tête et le cœur. Que mes regrets, sans trop y croire, dissipent à présent l'envie d'être aimé. Que le couperet, d'un trait barbare, s'attelle à me faire oublier.

*24 septembre 2008.*

### *L'amant loyal*

Fuis, ma belle. Ne te retourne pas. Regarde loin devant, là-devant — le soleil qui se lève, la mer qui le libère.

Fuis, ma belle. Ne pense plus aux soupirs, ni à l'heure du dégoût. Ne pense plus à l'archange et ses petits plaisirs. Ne vis plus qu'en chantant les joies et l'avenir — que pour ces lendemains aux rires revivifiants.

Fuis, ma belle. Déploie tes rêves comme une voile. Laisse-toi porter par le vent. Tes yeux émeraudes sont feux et flammes. Tes lèvres fragiles grignotent le temps.

Fuis, ma belle. Ne te retourne pas. Emporte avec toi les restes de l'amour. Retiens en ton sein les mots importants. J'assure tes arrières jusqu'aux derniers instants.

Lorsque tu seras loin, fais-moi signe ma belle, et laisse couler une larme — qu'éternellement je boive le jus de ton chagrin, qu'éternellement je sache ce qui t'a fait partir.

*26 octobre 2008.*

### *Malédiction*

Je t'ai vue un matin attraper le soleil  
Tes mains le caressaient comme un petit enfant  
Tes yeux en demi-lune le regardaient à peine  
Et l'astre incandescent te demandait pardon

« Tu m'as connue mourante et tu m'as faite renaître  
Tu m'as dite courageuse et j'ai vaincu mes peurs  
Tu m'as voulue sauvage et j'ai appris à l'être  
Tu m'as voulue aimante et je me suis offerte »

Lui te disait « Ma Belle je t'ai aimée pourtant  
Quand je tombais le soir tu étais ma lumière  
À l'aube en lettres de feu je dessinais ton nom  
Et tout le jour durant ne pensais qu'à te plaire

« J'ai allumé le ciel, j'ai parfumé la terre  
Pour te bercer la nuit j'ai réchauffé les mers  
J'ai fait pousser les fleurs, j'ai enflammé les cœurs  
Quand les oiseaux chantaient c'était pour ton bonheur »

Tu lui disais « Mon Beau je t'ai voulu puissant  
Je t'ai aimé brûlant comme un geyser de larmes  
Je te tournais autour comme une chienne haletante  
Aux abois sans amour je me faisais pressante

« Combien de nuits ai-je dû, seule au monde et en pleurs  
Me satisfaire du vent sous la caresse des arbres  
Si j'étais ta lumière sous ces vastes ténèbres  
Je t'ai rendu aveugle au moindre de mes charmes »

« Tu m'as connu brillant, à présent je suis terne  
Tu m'as vu courageux, je suis couard et vulgaire  
Happé par l'océan, le soir je me défile  
Laissant une traînée pâle au reflet éphémère »

Et j'ai vu le soleil qui, oubliant son nom  
En entrouvrant les bras implorait ton pardon  
Je t'ai vue replonger dans un ultime effort  
Je l'ai vu te baiser pour un dernier encore

De ce jour il ne reste qu'un souvenir diffus  
Le désir angoissé du plaisir que l'on perd  
Ce que j'ai vu alors, me suis construit avec  
À présent je le sais, ne vis que d'amours mortes

*29 octobre 2008.*

## *Je te quitte*

```
$annee = 1997;
$optimisme = "I love you";

/* Le cours de la vie */
while ($annee++)
{
    /* Le hasard ? */
    $realite = droitAuSursis ($annee, $optimisme);

    print "$realite\n";

    /* On parie ? */
    if (strpos ($realite, "leave") !== false)
        print "Belle journée, n'est-ce pas ?\n";
    else
    {
        print "Mauvaise année\n";

        /* À quoi bon continuer... */
        break;
    }
}

/* Extinction des feux */
exit ();

/* Un jet de dé ? */
function droitAuSursis ($annee, $parole)
{
    /* Selon l'humeur... */
    define ("ETRANGE_ANNEE", 2007);

    return ($annee == ETRANGE_ANNEE) ?
        str_replace ("love", "leave", $parole) : $parole;
}
```

*8 décembre 2008.*

*La façon de le dire*

Lave, façonne d'eux les dire  
Lave-ça, cendre ou lieu-dit  
L'affreux son des ans pire  
La phrase sonde des vents plie

La face onde le dire  
La, Fa sont deux lieux d'ire  
La face aux deux vampires  
L'infrason des empires

L'effet sonde l'un dit « rien »  
L'elfe sombre indigne rit  
Les prisons d'elle, les bords  
Les frissons d'hellébore

Les faits sont doux lieux d'or  
Les fesses, son doux lin d'or  
Le frais ceint d'elle dévore  
La façon de le dire

*24 février 2009.*

*La rose et moi*

J'ai poli et lustré les épines de la rose  
L'art osé du matin lui décore les pétales  
Le vin rose et chagrin y ajoute des étoiles

Me recouvrant la nuit de sa peau satinée  
Électrisant les rêves que sa fragrance attire  
Elle frissonne et joyeuse me retient sous sa robe

J'y butine amusé la coulée des lumières  
Y ranime en riant quelques braises délaissées  
De pistil en pistil mes doigts vont et s'affairent

De ma mine étamine et dans une langue secrète  
Je découvre au passage des recoins oubliés  
De ceux qui brûlent le soir aux feux des souvenirs

Quand sa mine éclairée rougissante à l'aurore  
Dans un sourire radieux perce-soleil du sommeil  
Prend congé de mon lit aussitôt je m'endors

*26 décembre 2008.*



## *Présences*



### *Le bois d'errance*

Tes yeux s'enfoncent dans la chair crispée du printemps. Le tonnerre gronde — rien que dans ta tête. L'arbre qui secoue au loin ses fleurs au seuil du vent te revient d'un sourire. Comme une aile détendue ton bras s'abat sur la terre. D'un frémissement brutal l'aube se recouvre d'épines, comme une valse animale, une crispation soudaine. L'on revient à l'enfance sans penser aux présages. Un sillon rouge et or disparaît sous la plaine. Deux tambours, l'air hagard et comme ivres d'entendre, tracent un bruit sur le temps. Dans le gouffre plus loin, un sourire pourtant. D'où les yeux te regardent rien ne peut provenir. Doux les yeux sont regard et garés sous les braises ils resplendissent encore.

« Viens ! » te souffle le sable sur les dunes éphémères. Viens l'amant des sirènes, le saltimbanque des vagues, recommencer à vivre sous le buisson de verre. Viens ramasser les peines et l'australe équimose. En balayant nos cœurs redevenir absents. « Viens... » te susurrant les herbes, rien que pour un encore. Viens noyer ton cerveau dans ce bain d'algues mortes. Recommencer à dire, écrire et sur le seuil recommencer à être.

Tes pas résonnent dans ce bois de l'errance. L'orage enrage en siphonnant l'abîme. Que du vide et ce puits, cœur solide au printemps. La charrette risque hélas, et gèlent aussi les livres, de vider son acide sur la boue du versant. Rien qu'un pas, rien qu'un geste. Pour que l'outre embrumée s'en aille sur un clin d'œil. Qu'un rire fou salutaire écrase dans ce fumier les quelques fleurs

absentes. Puisqu'enfin et l'ailleurs et le vent redeviennent nos maîtresses.

« Ris ! » t'ordonnent les mousses qui remontent en été. Croûs comme une boule gonflée des rires d'antan. Pour que vivent les sirènes et les dernières amphores. Pour les corps qu'on caresse pour un dernier encore. Sous les voiles délicieuses d'un navire oublié vivent à peine ténébreuses les gorgones du passé. Leurs serpents sans vergogne poussent l'idée dans le trou. Leurs grands yeux éclairés rient la mort aux corbeaux. Tu souris à présent comme l'enfant dans la grotte. Éternel point de vie sous ta loupe tout s'enchaîne. L'onde du silence est venue faire un tour. En amoureuse du vide elle a ficelé le temps — devenir silencieux.

L'appel rauque du chiendent sur les tombes effacées. La pluie borgne et lunaire qui descend pour t'aimer. L'arbre glissant sur l'improbable étoile. Le front plat d'une souche. L'outre enfin que l'on perce. Les hécatombes sanglantes pour des dieux inconnus. Quelques pierres éteintes. Deux ou trois fleuves mourants. Les larmes d'une perle.

Comptabilise l'étrange, et ramasse à la pelle les oubliés de l'ombre. Retourne-toi souvent pour effacer tes traces. À reculons encore n'avance que pour renaître. Au matin chaque fois nettoie les jours anciens. Rince dans une eau pure la mécanique des rêves. Rejoins le jour nouveau et fais-toi magicien.

*22 février 2009.*

*Ma horde*

Mon sang est habité par des chevaux fous. Je les sais au galop quand mon cœur bat la chamade. On les croit au repos lorsqu'ils ne font qu'un tour. Ces chevaux-là sont sans détour.

Toujours en mouvement, leur course est la mienne. Lorsqu'ils hennissent je m'emballe, lorsqu'ils augmentent la cadence le sang me monte à la tête. Dès lors je rougis, brûlant de les suivre. Je rougis et mes yeux se dilatent, comme se dilatent leurs muscles dans un trot enragé.

Leur tête se lève et sauvage se dirige vers les rêves. Ils sont les gardiens du chaos intérieur. Sans cavalier pour mater la douleur, ils se cabrent et se couchent et se roulent et se dressent à toute heure.

À tout moment vont à la charge. Rien ne les détruit, rien ne les menace. Ils courent à perdre haleine, mais jamais ne fatiguent, et jamais n'ont de cesse. Tuez-en dix, cent viennent à naître.

Ces chevaux-là n'ont pas d'ocillères, non plus de fers. Ces grands chevaux sont sans manières. Ils vont sans terreur et sans peur. Ces chevaux-là sont mon moteur — si je les blesse, c'est moi qui meurs.

*9 octobre 2008.*

*Les ailes défaites*

Pris en soi dans les  
Brumes du passé  
D'un avenir délétère  
D'un présent effacé

Rire en soi de ces  
Feux consumés  
Qu'un cri habite encore  
En quelque vaste contrée

Pris en toi dans des  
Filets d'argent  
Sous le voile menteur d'un  
Improbable aveu

Croire encore à de  
Larges soupirs  
À ces vagues endormies  
À la lueur du soir

Voir encore les  
Libellules de l'ombre  
Qui d'envie se nourrissent  
Sans jamais dire l'oubli

Croire encore à ce  
Triste mensonge qui  
Traîne sous les rêves  
S'y envolent lentement

*Aller en cœur  
Douce rumeur  
À cours d'ardeur  
Fuir un peu plus  
N'en dire pas moins  
Rien d'incertain  
Tout se défait  
Rires imparfaits...*

Alors, sous la pulpe du monde  
Lourdes d'un présent infini  
Bruiseront les ailes défaites  
— celles que silences murent encore...

*17 juin 2008.*

### *Les Ombres Diffuses*

Sur l’empreinte du soleil  
Sont gravées les Ombres Diffuses  
Elles s’éteignent puis renaissent  
À mesure qu’on les vit

Comme un lit d’étincelles  
Elles crépitent en riant  
Et leur corps indécis  
— leur grand corps éphémère —  
Tout de sel et de sang  
Rejoue l’Antique Douleur

Sur le lit du sommeil  
Qu’un grand vent berce encore  
Ces étoiles sans pareille  
Ces étoiles aux yeux d’or  
Roulent et filent et fusent  
Pour éclater encore...

Ces gravures immortelles comme  
Des bruits d’algue douce  
S’abreuvent d’un regard ou se  
Glacent d’un baiser

*Ombres de vie comme des  
Puits d’infini*

*Perles de sang comme des  
Restes d’envie*



*Rouleaux de vagues  
Gonflés d'ir' et d'ennui...*

*Brillants destins  
D'un coup tombés à terre !*

Comme un nid d'ailes battantes  
Comme un essaim d'abeilles  
Laissez-vous faire enfin  
Que nous goûtions ce miel !

*15 juin 2008.*

*Fils de vie*

*Fils de vie*  
*Terre de feu*  
Pendru aux larmes du temps  
Attendre l'Heure Dite

*Herbes folles*  
*Reste amer*  
Là-haut sur les brumes d'un rêve  
L'espoir est mort

*Jeux antiques*  
*Encres rouges*  
Depuis des mondes magiques  
Vous répandez l'effort

*Vents marins*  
*Verts regards*  
Là où tombent les éclairs  
Une main froide s'abat et tue

*Restes enfouis*  
*Dunes étranges*  
Qui d'un regard éteignent le jour  
De vos grands voiles opaques et tendres

*Mots vivants*  
*Cœur sanglant*  
D'une lumière un peu vague  
Sourdent les choses indiscretes

*Bruits sauvages*  
*Vieil adage*  
Rien qu'un cri qui sommeille...  
Une langue le ranime

*Serres australes*  
*Roses éteintes*  
Sur le dos d'une palme  
Enfants fous rêvent encore...

*D'un feu*  
*D'une ombre*  
*D'un corps*

*D'une corde*  
*D'une lame*  
*D'une arme*  
*D'un souffle*

*D'une morte*  
*D'os sales*  
*D'os seuls*  
*D'âmes fortes*

*Opâles*  
*Astrales*  
*Rives mortes...*

Pour tout sourire  
Pour tout regard  
Pour tout avenir...  
Qu'un souvenir de glace !

Rire mort  
Corps sec  
Lèvres blêmes  
Vies salies

Dans le puits sans cortège  
L'enfant brûle, comme en rêve  
Et les yeux plein d'écume  
Il maudit le soleil

— Fils de vie  
Ombre morte —

L'enfant seul est parti...

*30 juin 2008.*

### *Les monstres*

Depuis toujours tu en as peur. Tu les devines plus que tu ne les vois. On t'a dit qu'ils existent, mais tu n'y crois pas. Les monstres, ça n'existe pas. Tu sens pourtant une présence, comme une pluie fine et légère qui ne tomberait qu'en toi. Tu *sais* seulement qu'ils sont là.

Pour les voir, il faut baisser les paupières. Tu ne veras rien si tes yeux sont ouverts. Ferme-les, et regarde devant toi. Plonge ton regard dans cette obscure forêt d'où naissent à présent quelques lueurs. Quoi qu'il arrive tu ne pourras pas fermer les yeux une seconde fois. Tu ne pourras plus fuir. Quoi qu'il arrive, tu seras obligé de voir ce que tu regarderas. Désormais, tu seras *en face*.

Ils ne *font* pas peur. Ils sont les monstres... Si tu en as peur, c'est qu'ils sont *apeurants* — mais pour toi, rien que pour toi. Et pourquoi aurais-tu peur ? Regarde-les surgir de cette nuit noire. Ne fuis pas : tu ne le peux pas. Reste-là, calme. Ne bouge pas. Éprouve-les.

Ils sont les monstres. Sans forme, sans vie, sans espoir, sans esprit, sans envie. Ils sont ce que tu veux bien en voir, ou pas. Parfois tu les recouvres d'un voile qui révèle une bouche écorchée aux lèvres béantes, un dos sanguinolent, une tête décapitée... Parfois tu ne les recouvres pas, tu les regardes seulement. Mais que vois-tu alors ?

Ni mauvais, ni méchants, ni violents, ils sont les monstres. Silencieux, inodores... Ni bêtes, ni choses. Ils

t'observent. Certains sont là — derrière les portes, les murs, au plafond, sur le sol, sur tes mains, dans ton cou, sur ton souffle... Ils attendent. D'autres sont ici — dans ton ventre, sous ta peau, sur ta langue, dans ton cœur, tes poumons, sur ton nez... Ni de tout temps, ni de toute éternité, ils sont arrivés avec toi — ils disparaîtraient avec toi.

Lorsqu'ils viennent vers toi, rageurs, tu esquisses un mouvement de la tête, mais en vain. Tu sais maintenant qu'aucun ne vient de lui-même, aucun n'a de rage — que toi. Compagnons de voyage, ils ne sont ni dehors, ni dedans. Ils sont tes monstres, simplement. Partout et nulle part, ils traînent, glissent, s'étirent, rampent puis s'évanouissent... Tu les regardes.

Ils te montrent autre chose. Une chose différente — de l'être, de la vie, de l'existence... Une chose étrange que tu ne comprends pas. Pourtant, tu la regardes depuis toujours. Tu ne peux cesser de la regarder, et tu ne la vois pas. Pas encore. Une chose sous les choses. Personne ne peut dire si ton ignorance les énerve, mais tu as remarqué qu'ils sont plus virulents lorsque tu y penses. On ne sait pas pourquoi.

Que tes yeux soient ouverts ou fermés a en fait peu d'importance. Que tu sois aveugle n'y changerait rien non plus. Le regard n'a rien à voir avec la vue. Tu ne vois peut-être pas grand-chose, mais tu *regardes* tout, malgré toi. Du premier au dernier souffle, rien ne peut t'échapper — pas même toi, pas même eux. Car tu es leur monstre...

19 juillet 2008.

### *Les captifs d'août*

Août. Emmurés dans une cave. Parfois, un rayon nous caresse le visage. « *C'est le soleil ou la lune, mon pauvre ami !* » J'ai pour compagnons de voyage un vieux rat sans bagages, un grand lit défait, une gamelle vide, et une araignée noire.

Le rat, dont les petits yeux arrivent à briller par à-coups sous l'autorité d'une faible lumière, ne sort rarement plus que sa tête. Il vit plus loin, dans un tunnel plus sombre, où habitent d'autres compagnons, d'autres compagnes. Il revient parfois de son monde, vers le mien. Il me sent rapidement, par petites volées je l'entends qui couine. Moi je ne sens rien, je ne vois rien non plus. Je devine.

Le grand lit défait, qui jamais ne fut fait. Étalaé comme une vague, un bout de mer déçu. Un lit d'horreurs, de bonheurs et de vie. Mon unique cage — vaste voyage. La plus grande partie du temps j'y suis assis, les yeux vers le large. Il me berce doucement, flux et reflux d'un grand vent. J'y devine même, lorsque le temps est clémente, le bruit de quelques coquillages.

La gamelle, je l'ai toujours connue vide. Je ne l'ai jamais touchée. Elle gît dans un coin, recouverte d'une épaisse couche de poussière. Vierge, depuis la nuit des temps. Elle ne regarde, ni ne soupire, ni ne sent, ni ne peut dire. Elle est là, à terre. Une compagne sans vie. Une compagnie de rien. Comme un objet de l'autre monde, qu'on aurait laissé là pour rire.

L'araignée trotte sur les murs comme une âme en peine, poursuivie par quelque terrible ennemi. Mais où qu'elle aille, on la voit toujours revenir d'où elle a fui. Vers sa toile, les étoiles sont sans prix. De tous ses yeux elle me regarde, comme mille maîtresses avides. Quelquefois je lui rends ses regards, comme un amant assouvi. Toujours à distance, jamais insistante. Son petit territoire parcouru, elle s'endort.

Et eux, que pensent-ils de moi ? Rien, je présume. Je suis l'*Autre*. Celui qui est. Celui qu'on regarde et qu'on sent. Dont on se méfie aussi, mais comme d'une habitude gênante avec laquelle on doit vivre. Je suis l'*Autre*, contre lequel on ne peut rien. Celui qui d'un coup t'empoisonne, te refait, te salit ou t'écrase. Celui qu'on implore secrètement pour qu'il nous laisse tranquille...

... Et c'est avec ce texte, par cet août naissant, que du fond de cette cave mon bestiaire et moi-même te souhaitons longue vie... Sois-nous en reconnaissant ! « *Pauvre voyageur sans bagages ! Crois-tu vraiment ce que tu dis ? Reconnaisant, sois-le toi-même, d'avoir trouvé lecteur compatissant !* »

2 août 2008.



*Incendie dans la nuit*

Brûle, ravage, souffle, déchire, entre dans les mousses, pulvérise les ombres ! Que roches en fusion gravent ici le roman des désastres ! Que grognent à présent les secrets de nos vies ! Qu'en glissant vers l'enfer se raminent nos oublis ! Que les mots jaillissent comme des geysers de flammes ! Qu'ils s'écrasent au ciel en volutes déchaînées !

Que brumes d'embruns et de soufre recouvrent la mémoire du monde ! Qu'à force de cracher vers l'étuve, nos bouches se fendent, laissant surgir colère, haine, et relents d'amertume !



D'un puits enivrant s'élève une masse houleuse. C'est une pluie d'encre séchée par le vent. D'une noirceur rougeâtre, qu'étoiles parsèment encore, une idée délirante entame son tourbillon. Un tourbillon de flammes accompagnées d'horreur — que les éclairs foudroient. Grandes oiseaux de proie, elles s'étendent et déferlent comme mille furies rageuses.

Les mots se bousculent, les lettres se défont. Un désordre rouge et or, une écriture nouvelle, un mauvais tour au temps. Comme un sourire défait, comme une perle fragile, ils pulvérisent leurs textes sur la toile des silences. Des textes d'une couleur, celle de l'étrange enfance. Un peu d'ocre de terre, un peu de gris du vent, et puis une touche d'argent. Des textes qui percutent, superposent, fusionnent, intercalent, permutent, dans une

danse tribale. Perpétuel mouvement, d'une vitesse infinie. Et ça vibre, et ça tourne, ça creuse, ça rebondit. Toujours trop rapide...

Et l'incendie reprend. Vaste tourbillon, fait de chair et de sang. Ça racle les arbres, assèche les fleuves, ramasse d'une main les remords insistants. Comme une envie de table rase, un grand recommencement.

Puis le silence... Une chape de braises s'effondre. Le crépuscule étouffe. Le rouge vire au bleu. La nuit dépose ses noirs soldats, et le vent s'apaise. Un souffle balaille l'horizon. Tout n'est plus que crépitements et respirations douces. Un monde en suspens...



Quelques cendres tombent encore. Les mots refroidissent. Au loin on murmure. Le mouvement cesse. Tout se calme. La bête se rendort.

*5 août 2008.*

*Cargo de nuit*

La nuit, quand tout fait un bruit de silence  
Une lumière revient de l'enfance  
Une lumière noire, et dense

Jadis protégeant nos errances  
Forte et douce comme une aile repliée  
Prémices d'une essentielle cadence  
Chanson aux paroles oubliées...

On le cachait, ce vaste trésor  
Derrière nos yeux fuyant les dangers  
Parce qu'il semblait, misérable sort  
Que le monde entier voulût nous le voler

Comme un cargo chargé de rêves  
Pourfendeur de vagues, navire assuré  
Elle avançait vers l'avenir  
Et sans jamais se voir périr  
Redessinait sa destinée

Puis vinrent les ombres, tristes présages  
Vampires des songes, sombres adages  
Humides efforts, effrois glacés  
Rires d'un instant au cœur gelé

Violence d'un soir, larcin fatal  
Qui dans un cri vomit le Mal  
Restes fiévreux, poussières d'amphores  
Drôle de pays, celui des morts



Ces nuits où tout recommence  
Sans bruit remonte l'enfance  
Et de son pas léger et sourd  
Elle vient frapper à mon amour

Ces sombres nuits pleines de lumière  
Où mangent les morts, vivent les cimetières  
D'étranges lueurs à peine visibles  
Soulagent nos cœurs de l'indicible

*7 août 2008.*

*La bête*

On m'a privée de tout visage... Le soir je rôde, entre deux âges, le cœur en sang, les veines mouillées. Ma peau gonflée de rudes orages éclate jusqu'à m'en faire hurler. L'éclair sans joie, à mon passage, retrouve l'abîme des condamnés.

Les mains frappent, poumons en flammes, les pieds tonnent, sombre présage, et votre monde peut bien crever !

Je suis l'ange sans nom, l'animal oublié. Je suis la bête infâme, celle que tu as créée.

On m'a privée de tout vécu. On m'a dit « Ne te souviens plus ! » On m'a blessée, on m'a violée, on m'a trahie, on m'a mentie, on m'a tuée.

La nuit je rampe de par vos caves. Je monte en vous pour me venger. Vos yeux rougissent, vos cœurs s'emballent — vous en mourez.

Ces cris sont les miens, vos pleurs mon breuvage... Cet hymne macabre, c'est ma seule joie, c'est votre Fin.

*7 août 2008.*

*Le crépuscule des nymphes*

Dans le crépuscule des nymphes  
Tout sourire est un au revoir  
Tout désir une amphore oubliée

Dans le crépuscule des nymphes  
Rien d'acquis n'espère un soupir  
Rien d'appris n'ose implorer la lune

Une ombre incertaine  
Risque désuet d'un printemps oublié  
Glisse sur les limbes en  
Serpent d'espérance

En s'aidant des errances  
Un peu plus chaque jour  
Un peu plus sans amour  
En s'aidant d'espérance  
Et poussée à rebours...

Sans passé pour souffrir  
Sans présent pour s'ouvrir  
Sans futur incertain  
Revenir à l'aube perdue  
D'un toujours à venir !

Que se brisent les glaces en  
Verre d'espérance si  
D'un point qui fuit rien  
N'arrête ce carnage !

Si d'un rien s'enfuit au  
Loin d'une idée déçue  
D'une idée repue  
Grosse d'une ode incertaine  
Le crépuscule des nymphes  
Cette nuit jaune et verte  
Cette nuit que j'emporte à  
Rendre son soupir aux ombres à  
Revivre les sombres  
Heures d'hiver...

Si d'un rien d'un coup  
Tout recommence ailleurs et  
Qu'en ravalant sa haine on  
Rit de son malheur en  
Prenant pour tout soupir un  
Bout d'espoir déçu...

Alors en revivant sa peine on  
Pourra sans ombrage se  
Redire en mentant qu'on  
Vivait un enfer...  
— cet outrage oublié —

*16 juin 2008.*

### *Peau de chagrin*

Je suis rouge. De la tête aux pieds, en passant par le sexe. Je suis à vif.

J'ai tout d'abord retiré la peau de l'avant-bras gauche. À l'aide d'une fine lame, j'ai commencé par tracer un bracelet de sang, puis j'ai soulevé l'épiderme et le reste est venu d'un coup. En tirant un peu plus, j'ai réussi à aller d'une traite jusqu'au coude. Alors j'ai regardé cette main, qui faisait comme un gant. Elle tremblait. Petit à petit, des cheveux rouges lui ont poussé de partout. De fines rivières pourpres qui glissaient vers les doigts pour fertiliser le sol.

Ce fut ensuite le tour du pied gauche. J'ai tout d'abord retiré les ongles, comme des bijoux qu'on range. Je les ai soigneusement soulevés, puis cassés. Tous. Les cinq ongles du pied. Je les ai posés ensuite à terre, à la source du fleuve, comme une offrande. Et d'une lame sûre, la peau du pied a été retirée. C'était comme de remonter une chaussette. J'avais une chaussette de chair et de sang. Une chaussette à vif, et de tout temps.

Après la main et le pied, je m'en suis pris au sexe. J'y ai fait une entaille sur la longueur, et j'ai soulevé la peau des deux côtés, comme pour ouvrir un rideau. J'ai pelé le tout comme on pèle une banane. On eût dit que je pissais du sang. Mais n'ai-je jamais pissé autre chose ? Et la source du fleuve s'est faite plus insistante...



Pour le ventre, ce fut difficile. Je dus m'y reprendre à plusieurs fois. Très vite je n'y voyais plus rien. On ne distinguait plus la chair de la peau. Ce que j'ai fait sur le torse a teinté le reste du corps. C'était une onde douce et chaude qui se précipitait à terre, saisissant tout sur son passage, emportant les derniers bouts de derme.

J'ai essayé de prendre la lame de la main gauche, pour entamer le côté droit, mais elle me faisait trop mal. J'ai donc décidé de passer directement aux oreilles, puis au nez. Ils sont tombés d'un coup. Rien à peler. Le sang qui coulait était plus rapide. C'était chaud et doux, et presque enivrant. Je ne sentais plus rien, je vivais tout.

Alors je me suis tracé une ligne sur la joue, et j'ai tiré, comme on retire un masque. Ça a été jusqu'au cou. En tirant un peu plus, ça a déchiré une partie de la poitrine, et tout a cédé en arrivant sur ce qui avait déjà été dépecé.

Les lèvres, elles, sont parties comme on découpe un steak. Je les ai pincées, puis tranchées lentement de la droite vers la gauche. Et plus je tranchais, plus elles me remerciaient de ne jamais plus avoir à baiser d'autres lèvres. J'avalais alors beaucoup de sang. Mais ai-je déjà avalé autre chose ?

Pour les yeux, ça a été simple comme tout. Il a suffi d'un coup de lame. Je continuais à voir — ce sang, cette source, ce fleuve. Je voyais rouge. Comme s'ils ne m'avaient jamais servi à rien du tout. On eût dit que je pleurais du sang. Mais n'ai-je jamais pleuré autre chose ?

À présent, je suis à vif. J'ai pensé aller me rouler sur

un marbre chauffé au soleil pour me refaire une nouvelle peau, mais ça n'aurait rien reconstruit du tout. La peau n'a pas grand-chose à voir avec la chair brûlée.



Je continue de couler... Ça ne vient plus très fort, comme si tout ce qui devait s'enfuir était épuisé. Mais je vais faire un dernier effort. Je m'étais trompé jusque-là : la peau n'a vraiment rien à voir dans tout ça. L'important, c'est le cœur. J'en suis là.

*20 août 2008.*

### *Promenade d'été*

J'ai du soleil dans les yeux, de l'écorce de cèdre sur les joues, et un héron sur la tête. De temps à autre, un lièvre vient manger les grains de maïs collés à mes chaussettes. Un écureuil a élu domicile dans mon cou. Il boulotte tout ce qui lui atterrit dans les pattes : moucheron, abeilles, papillons. Quelquefois, une bogue de noix manque de lui rompre le crâne ; mais il l'attrape avec adresse et lui grignote le cœur.

Lorsqu'une cendre de lumière se répand sur le fleuve entre deux nuages, mes compagnons se redressent, heureux de cet hommage. Tout s'éveille à notre passage. Près du fleuve, de grandes herbes saluent lentement. Des fleurs aux mille couleurs arborent un sourire affable.

Nous reconnaissons plantes et fleurs, sans jamais les nommer. Parfois, le héron prend son envol. Il dessine de larges cercles, puis file vers un champ fraîchement labouré pour s'y taper quelques vers. Il reste planté là un temps, et d'un coup d'ailes nous rejoint. L'écureuil le bombarde de noisettes — il les évite en riant.

Aujourd'hui nous avons deux nouvelles compagnes : des limaces du levant. Leur grand corps orangé se promène sagement. Le héron ne fait rien. L'écureuil joue avec. Il leur chatouille la tête. Elles se transforment alors en petites balles dorées.

Lorsque les arbres murmurent, c'est pour nous dire un temps sacré — l'époque bénie qui les a vu pousser.

Alors ils lâchent quelques feuilles, et replient les branches pour nous laisser passer. Pierres et eaux s'écartent avec douceur. Nous atteignons ainsi des lieux improbables.

Un couple de cygnes nous observe avec curiosité. Mais quel est donc cet animal au grand bec et au cou panaché, pourvu de bras, de pieds, et parcouru de taches oranges ? Rien ni personne ne viendra lui répondre... L'animal étrange disparaît dans son ombre. Nous sommes les survivants du passé.

*30 août 2008.*

*L'Aleph roi*

*Dans ta gueule de crocodile  
Il y a une dent pour chaque chose*

Les mots qu'on a dits  
Ceux qu'on n'a pas écrits  
Les mots volés  
Les mots criés  
Ceux qui nous ont fait peur

*Dans tes yeux de crocodile  
Il y a une larme pour chaque chose*

Des lèvres en bataille  
Le souffle d'un passage  
Ce qui remonte d'avant  
Les mouches bleues du soleil  
L'arrivée du plaisir

*Sur ta peau de crocodile  
Il y a une marque pour chaque chose*

Une tête d'épingle rouge  
Un morceau de crevette  
La chevelure d'un ange  
La poussière d'une amphore  
Toute la mémoire de l'aube

*Dans ta tête de crocodile  
Un souvenir pour chaque chose*

L'odeur d'un chien  
Les bras du vent  
L'amour têtue  
Sa langue à vendre  
L'hélice des rêves

*Sur tes pattes de crocodile  
Il y a une griffe pour chaque chose*

Les fleurs du temps  
L'autre qu'on aime  
Un éclair mauve  
Le dur frisson de l'hiver  
L'outre qu'on verse

*Dans tes veines de crocodile  
Il y a le sang de toute chose*

La fusion des mers et  
Les envols d'automne  
Le croisement des saisons  
Ceux qu'amours brûlent encore  
Les papillons de sel  
Les sanctuaires d'argent  
Le bûcher de nos corps  
La brûlure des matins  
Silencieuses et terribles  
Les libellules aphones  
L'asphyxie de la course  
Un râle rauque et rieur  
La natte du mépris  
Ceux qui sont plus de deux

Le couple et puis l'unique  
Une masse sans couleur  
La terreur du bonheur  
L'œil lourd qui mange la pluie  
Le fils sifflant  
Un père siffleur  
L'image du monde  
Ceux qu'on regarde  
Et ceux qu'on garde...

Dans ses veines crocodiles  
L'Aleph est roi, le temps joueur

*24 octobre 2008.*

***Pauvre idiot***

Tu as raison, reste assis là  
Regarde les murs qui se fissurent  
Les fleurs qui se fanent

Regarde les teints se brouiller  
L'eau se glisser sur les vitres  
L'araignée qui se marre

Respire lentement pour ne pas te gêner  
Ne bouge que pour une raison valable :  
L'envie de pisser  
Une crampe à l'orteil  
Un moustique têtu

Tu as raison, rassis là  
Comme un con  
À déplorer ta prison

— Pauvre idiot —

*31 octobre 2008.*



*Destins*

Des cerveaux sans crâne déversent leur jus acide sur les  
pointes du temps.

Ils broient les idées rouges d'un rire sacrifié,  
Là où se rappelle l'autel « In Memoriam »,  
Puis secouent l'ardente hache qu'en riant on brandit,  
Et renouent, cousent en hâte, les lambeaux éphémères.

Sous l'évidence absurde d'une croûte qu'on décolle,  
La vie se donne, amère — ils la remâchent, en somme.

*17 décembre 2008.*

***Je suis nôtre***

Je hait un autre  
Je éteint l'autre  
Je atteint l'autre  
Je a teint l'autre  
Je jette un autre

Je est un autre  
Qui nous poursuit

*16 novembre 2008.*

*Présences*

Tu Ils Je

*14 novembre 2008.*



*Le mangeur de poussière*



*Un petit tour et puis s'en vont*

Vivre dans l'oubli sur la pierre  
Casser du sucre sur le dos du monde  
D'écrire, d'un mot, redevenir vivant  
Rougir de son sang le lac sans lumière  
Parcourir l'aurore un couteau à la main  
Grogner pleurer fouiner sourire  
Marteler les arbres avec sa tête  
Modeler l'espace de ses grosses mains muettes  
Rayer l'aube  
Tapoter en riant sur de petites enclumes  
Zigzaguer et tomber  
Tic-tac tic-tac, en tombant s'élever  
Découvrir sous la paille les amours du matin  
Pétrir le vide  
Rester coi, faire l'idiot  
Coiffer les brumes d'un diadème de mercure  
Par derrière retrouver ce qui tuait de face  
Jouer avec le temps  
Et poser son gros cul dans l'eau froide  
Battre des mains pour chauffer l'ennui  
Cligner des yeux  
Souffler sur le miroir  
Et d'un coup disparaître

*5 octobre 2008.*

*Vanité*

Une gencive ouverte  
Sous un crâne béant  
Le nez fendu sur un  
Parterre de fleurs

L'œil blanchi, comme  
Cuit au soleil  
L'œil flétri, durci  
Autrefois rayonnant

Quelques dents encore  
Accrochées à leur socle  
Comme mouches blafardes

*Plus un pleur*  
*Plus un souffle*  
*Que des os*  
*Plus un cri*

*Sans souffrance*  
*Sans désir*  
*Sans passion*  
*Sans envie*

Une chose pleine  
Évidente  
Une chose lourde  
Et puante



*Sans mensonges  
Sans regrets  
Sans espoir  
Sans patrie*

Plus rien n'entre  
Ni n'en sort  
Masse inerte  
Indolore...

Mais ces ongles rageurs  
Plantés en terre  
Socs tenaces et fidèles  
Ultimes signes de vie !

Pour qui ?  
Pourquoi ces ongles enfouis ?

*10 juillet 2008.*

*Une passante*

Et sur tes yeux, un monde qui s'égare  
D'un regard transparent sur les  
Choses et leurs bruits  
De ces yeux sans lueur et  
Ternis par la vie  
Faits de mort et d'horreur et  
Vaincus par l'ennui

Tu regardais hors-toi  
Tu regardais ailleurs  
Un au-delà déçu comme un  
Cœur qui se blesse

Tes yeux d'un halo pâle  
Se faisaient la caresse  
D'une triste sécheresse  
De soleils éclatés

Et sur tes bras, ces veines étranges  
Qui d'une main tremblante se sont  
Laissées percer  
Tarauder, déchirer, pénétrer puis  
Mourir

Enfin la mort et ses mille baisers  
Qui sur ton corps sont tombés en rafale

Enfin la mort et tu ris à présent tu  
Regardes l'horizon et l'horizon s'éclaire  
Et ta chair s'éparpille dans ce flottement barbare  
Que tu chanterais presque en  
Léchant tes blessures

Enfin la mort et ses mille baisers  
Qui sur ton corps sont tombés en rafale

*Enfin la mort et ses mille baisers*  
*Enfin la mort et ses mille baisers*  
*Enfin la mort et ses mille baisers*

Enfin la mort...  
Enfin.

*7 septembre 2008.*

*Une vie*

L'éclat d'une fenêtre...  
Dans la cathédrale des ombres  
Une perspective absurde  
Désenchantement de l'être

Un peu plus bas sur l'aube  
Un rideau de douleur  
Une douceur étrange :  
Le halo de ses nuits

Des rayons colorés  
À travers ses cheveux  
Des rayons de couleur  
Jusque dans ses grands yeux

Cette voix hivernale  
Ce rictus infernal  
Dont se pare l'audacieux...  
Rien qu'une ode aux insectes !

Vous chantiez dans le vent  
Nous chassions les orages  
Vous rêviez, quel dommage  
À d'impossibles étoiles

Il m'en coûte à présent  
Ce constat de carnage  
Ce constat désolant  
Ce triste paysage

L'éclat d'une fenêtre  
Et ce corps en pagaille  
La mort en bandoulière  
Le vide pour tout bagage

*11 mai 2008.*

*L'enterrement*

Les arbres brûlent  
Le ciel tonne  
La vie se marre  
L'oiseau se meurt

Les fleuves s'arrêtent  
La terre tremble  
Les fleurs pourrissent  
Les anges ont peur

L'étoile pleure  
La digue craque  
Les eaux bouillonnent  
Les ailes tombent

Le lion rugit  
Les pierres cassent  
Les cendres volent  
Le tigre fuit

Les mouches crépitent  
Les bouches se tordent  
Les yeux blanchissent  
L'air se fait rare

Le vent s'emporte  
Les ruches explosent  
Les crânes s'ouvrent  
Les mains tâtonnent

Les cris s'élèvent  
Les voix s'affolent  
Les cœurs se vident  
La mort salive

Les têtes claquent  
Les portes vrillent  
La lune rougit  
L'enfant est mort

*20 juillet 2008.*

*L'Autre muet*

La vie ne vaut que d'être rêvée  
Sans autre envie que de donner  
De la lumière aux esprits sombres  
Des mots étranges aux vastes ombres

La vie ne vaut que d'être cachée  
Sous un linceul de longs cheveux  
Fils égarés de solitude  
Tresses aux grands airs  
Rires incertains  
Chimère absurde  
Incompressible

La vie ne vaut que de s'écrire  
Sans lesdits mots la vie n'est rien  
Qu'un vaste étang froid et lugubre  
Qu'une eau boueuse et sans allure

La vie ne vaut que de sourire  
Aux terres lointaines  
Aux vastes mondes  
Aux anges curieux de nos passés  
Tristes nuages  
Sombres adages  
Amours furieuses sans destinée

La vie ne vaut que de silences  
Dans les profondeurs de l'enfance  
En pluie de plumes  
En peau d'errance



La vie ne vaut qu'un temps fragile  
Un temps riant et éphémère  
Mordant la chair à pleines dents  
Traquant la mort sous les taillis  
Battant forêts et puits sans fond  
Hurlant de joie son cri rageur

La vie ne vaut que d'être dite  
Et sous les mots se tait la mort

*16 septembre 2008.*

***Le Grand Œuvre***

Viens !

Crache — gratte — fuis — cabosse

Le temps — les choses — l'envie

Tiens !

Suinte — jouis — submerge — rabote

L'espace — l'immonde — l'esprit

Prends !

Expulse — tire — racle — rabaisse

L'amour — la terre — la pluie

Reprends !

Pleure — grince — pisse — chie

Les mots — l'humain — la vie

Retiens !

Grogne — aboie — griffe — mords

Les chaînes — le vent — l'ennui

Reviens !

Brûle — enrage — étouffe — rugis

Le gouffre — la roche — les rêves

Et puis crève !

*22 février 2009.*

*Une raison aux hommes...*

Sont-ce tes dents que je sens là plantées dans ma chair comme une ancre dans le sable ? Ta mâchoire qui se contracte un peu plus à chacun de mes pas, chacune de ces vaines tentatives d'échapper à ton joug ? Ta langue qui parfois râpeuse comme l'écorce parcourt mon cœur en fuite ? Ce cœur qui bat le temps que tu lui laisses. Ce cœur battu d'une rage assassine.

Est-ce ton souffle qui m'étouffe la nuit dans la tourbe des rêves quand je sursaute en entendant mon nom ? Est-ce ta main qui dans l'oubli touche mes cheveux en cadence ? Sont-ce tes yeux qui brillent au regard inversé de la lune ? Ces yeux qu'on a fini par ne plus voir, comme recouverts d'un mystérieux ennui. Ces yeux bleu sombre aux recoins humides comme des pleurs. Ces petits yeux de haine imprégnés de douleur. Ces points sans vie, comme un outrage au temps.

Est-ce ton ongle coupant qui me saigne l'oreille ? Ta salive rougissante injectée dans mes veines ? Est-ce ta voix qui le soir me berce ivre et en peine ? Et ces coups que parfois tu assènes, que veulent-ils dire en somme ? De ces coups sans vergogne — ceux qui tonnent au couchant...



Dis-toi bien l'animal que rien ne dure longtemps. Que ton joug infernal n'a rien de reluisant. Tu t'acharnes et tu mords — tu retiens et tu grognes — tu murmures et tu tonnes — tu ordonnes, tu rappelles, tu

salis, tu fais taire mais... ta mâchoire se fait vieille ; ton regard moins brillant. Ton souffle même s'épuise. Tu es moins dérangeant.

Sais-tu ce que tu donnes ? Une raison aux hommes... Rien de bien effrayant.

*26 février 2009.*

***Le mangeur de poussière***

Ses mains longues et osseuses claquent sur la corne du  
temps.

Ses pieds prennent la mesure, sans la battre, du bruit  
sourd de la terre.

La tête en l'air, le corps absent, il regarde au hasard  
quelques grains de poussière.

*17 décembre 2008.*



*On n'écrit pas sereinement*





### *Le verger du poète*

Te souviens-tu, poète ?  
Du vent qui soufflait dans nos veines  
De l'ange amarré aux cheveux de nos rêves  
De l'encre furibonde qui claquait aux feuillets  
De ces rires des matins comme fenêtres en flammes

Te souviens-tu, poète ?  
De ces terribles mots qui s'assemblaient en phrases  
Des virgules agaçantes qu'on prenait pour la grève  
Ces tourbillons enfouis sous la pâte du sommeil  
Que sont-ils devenus ces trublions des rêves ?

Te souviens-tu, poète ?  
Lorsque sans le nommer le point venait en tête  
Que des lettres en fête se prenaient pour l'été  
Qu'aux guillemets défaits s'accrochaient les idées  
Que syllabes éclatées en étoiles renaissaient

Te souviens-tu, poète ?  
Des rideaux entrouverts sur leurs seins alanguis  
De ces cuisses longues et douces  
Des ces bouches offertes  
Qu'en riant tu baisais

T'en souviens-tu, poète ?  
Du papier que l'on froisse au réveil épuisé  
De cette rage acide d'où s'écoule la peine  
Du bruit sourd de la terre quand son cœur est mouillé  
La poussière argentée d'un regard qui se perd

Souviens-t'en mon ami et poète et demi  
Grand oiseau flibustier quand l'aurore te rappelle  
Souviens-t'en mon ami quand l'aurore te séduit  
Que tu vas accoucher et qu'en toi pousse le verbe

*23 février 2009.*

### *Création*

Lorsque les petits bouts d'oubli viennent déchirer l'ouïe, le temps se perce laissant entrevoir les blessures à venir.

On aperçoit alors les fourmis d'ondes claires qui parcourent goulûment les parois éclatées en laissant derrière elles la traînée des lumières.

Lorsqu'en rythme têtues les ailes rouges à l'os blême se contractent et repoussent le noyau mystérieux, un sillon de colère fait d'instant immobiles trace autour de la bête une passion à rebours.

L'animal qui va naître se regarde en hurlant. Sous les vèpres du temps quelques chairs béantes entre flux et reflux laissent échapper l'enfant.

*23 février 2009.*

### *Passe-temps*

Vivre l'écriture pour déchirer la mort à coups de canif. Chaque lettre devient l'étincelle qui brûle la gorge. Des cheveux d'étoiles noirs comme le mazout s'enroulent sur les verbes.

*« Tu causes, tu causes, c'est tout ce que tu sais faire... »*

Prendre les lettres comme de petites allumettes et leur donner la forme des mots. Construire une phrase. Échafauder un texte. Se pendre à la parole. Écraser la virgule. Terminer à point. Sauter les majuscules.

*« Tu causes, tu causes, c'est tout ce que tu sais faire... »*

Vriller l'écriture pour tresser sur le temps des lettres saltimbanques. Des syllabes en fleur se bousculent au portillon. Sous les pieds, des vers que l'envie écrase — rude pari, drôle d'extase.

*« Tu causes, tu causes, c'est tout ce que tu sais faire... »*

Cette petite voix terrible... Et mon poing dans ta gueule ? Laisse faire. Laisse les phrases s'emmêler. Les mots à la ramasse. Les queues sous les « q », les points sur les « i ». Ta bouche sur l'aurore. Laisse-les s'en mêler.

*« Tu causes, tu causes, c'est tout ce que tu sais faire... »*

Cette écriture qui nous articule. Les livres comme des prothèses. La boîte de pandore du moins que rien. L'Aleph à bon marché. L'imaginaire à la petite semaine.

*« Tu causes, tu causes, c'est tout ce que tu sais faire... »*

Quoi d'autre ? « Sous les pavés la plage » ? Et sous les mots ? Le vide. Rien. Qu'un fouillis de nerfs et de veines. Nada !

*14 novembre 2008.*

*Les poètes*

« Je » est le poète  
Je hais le poète  
Je suis le poète  
Je *suis* le poète  
Je hèle le poète  
Gèlent les poètes  
« Je », aile de poète  
Tu es le poète  
« Tu » et le poète  
Es-tu le poète ?  
Le poète têtù  
Le poète s'est tu  
Tuez le poète !  
Toi et le poète  
Poètes étoilés...

Nous sommes les poètes  
Albatros fêlés  
Nous, Hommes, les poètes  
Aux regards blessés

*1 novembre 2008.*

*Autoportrait*

Les cheveux grisonnants  
La démarche incertaine  
Un œil plus grand que l'autre  
La vue allant baissant

Menton double et bohème  
Les poils du nez saillants  
Respiration timide  
Et jambes de géant

Le ventre qui bedonne  
Le cœur allant mourant  
Des poumons pas bien propres  
Des pieds de chien errant

Le visage de travers  
Les oreilles en avant  
Un kyste dans le cou  
Et le dos en compote

Des pensées pas bien chouettes  
Qui le hantent et qui rongent  
La mémoire anémiée  
La vie en bandoulière

Le souffle court et sec  
Est celui d'un mourant  
La main souvent hésite  
Et le teint est trop blanc

Cett' chose à l'abandon  
C'est l'ami, le poète  
Cette poubelle défaite  
C'est moi, l'agonisant

*19 juillet 2008.*



*On n'écrit pas sereinement*

On nous tape sur la tête, en-dedans  
On nous tape dans le dos, sur le sexe  
Sur les pieds  
On nous découpe les doigts  
On a fondu nos langues dans un métal rouillé

*Mais qui tire les ficelles ?*

Et sous la nuque, deux ou trois larmes d'acier  
Une pointe de flèche dans un genou revêché  
Et sur l'iris des yeux, quelques ronces démembrées  
De leurs piquants esthètes elles nous rougissent l'hiver

Dépassant des oreilles, quelques fils électriques  
En travers d'une main, une barre métallique  
Une plaque d'égout en guise de casquette  
Un boulon dans les dents et du plomb dans la tête

*Mais qui forge les ficelles ?*

Étrange bric-à-brac inutile et cassé  
Fait de broc et de toc  
A des pieds pour marcher et un cœur pour s'éprendre  
Un cerveau pour rêver et un cou pour se pendre

*Mais où se trouve la corde ?*

26 décembre 2008.



# Table



**La rose et moi** **11**

Féroce.....	13
Point de vie.....	14
Au menu pour toujours.....	15
Cet enfant de passage.....	18
Ce que j'emporte.....	21
Ève s'endort.....	24
Home, Sweet Home.....	26
Des astres.....	30
Chacun son tour.....	31
La rupture.....	33
La sentence.....	34
L'amant loyal.....	35
Malédiction.....	36
Je te quitte.....	38
La façon de le dire.....	39
La rose et moi.....	40

**Présences** **41**

Le bois d'errance.....	43
Ma horde.....	45
Les ailes défaites.....	46
Les Ombres Diffuses.....	48
Fils de vie.....	50
Les monstres.....	53
Les captifs d'août.....	55
Incendie dans la nuit.....	57
Cargo de nuit.....	59
La bête.....	61
Le crépuscule des nymphes.....	62
Peau de chagrin.....	64

Promenade d'été.....	67
L'Aleph roi .....	69
Pauvre idiot.....	72
Destins.....	73
Je suis nôtre.....	74
Présences.....	75

## **Le mangeur de poussière** **77**

Un petit tour et puis s'en vont.....	79
Vanité.....	80
Une passante.....	82
Une vie.....	84
L'enterrement.....	86
L'Autre muet.....	88
Le Grand Œuvre.....	90
Une raison aux hommes.....	91
Le mangeur de poussière.....	93

## **On n'écrit pas sereinement** **95**

Le verger du poète.....	97
Création.....	99
Passe-temps.....	100
Les poètes.....	102
Autoportrait.....	103
On n'écrit pas sereinement.....	105